

Docteur-Abbé Ferrand de Missol

(1805-1883)

Extrait de "LES CONTEMPORAINS" par J. DAUPHIN - n° 256 du 3 avril 1898



I. NAISSANCE - ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MÉDICALES

Amédée-Marie-Auguste Ferrand de Missol naquit à Saint-Gervasy, à deux lieues de Nîmes, le 26 mai 1805. Son père, ancien officier de hussards et vaillant chrétien, occupait la modeste place de receveur des contributions, et l'un de ses oncles était conseiller à la Cour d'appel. Il était le cadet de six enfants, dont deux garçons et quatre filles.

Le village de Saint-Gervasy réunissait alors une société supérieure à celle que l'on rencontre d'ordinaire dans une petite bourgade de province. Cinq ou six familles distinguées formaient tous les soirs une réunion que bien des villes eussent enviée à cette commune rurale, appelée pour cela le petit Versailles nîmois (1).

(1) La paroisse de Saint-Gervasy est encore célèbre par son pèlerinage à une croix dont M. l'abbé Chapot a écrit l'histoire en 1878. « Après les ravages des protestants dans le voisinage de Nîmes, dit-il, et tandis que l'immortel Fléchier était évêque de cette église, un berger, nommé Barthélemy

Roubiau, originaire de Salon-en-Provence, avait planté une croix monumentale sur une montagne du voisinage appelée Péchicar. Ceci se passait en 1706, et, depuis cette époque, cette croix n'a cessé d'être l'objet de la vénération de tout le peuple d'alentour. »

Du sommet de la montagne du Péchicar, on découvre plusieurs clochers et particulièrement celui de Cabrières, près duquel devait naître le grand évêque de Montpellier, de même qu'à Saint-Gervasy, au même temps, naissait le futur successeur du fondateur de l'Assomption, le T. R. P. Picard.

Ce dernier, alors âgé de six mois seulement, allait infailliblement mourir d'une esquinancie, quand la Providence lui envoya au moment opportun le jeune docteur de Paris. Celui-ci, par une médication énergique; sauva l'enfant que Dieu réservait à de si hautes destinées.

A ce contact, Amédée prit de bonne heure un air d'aisance, des manières distinguées, et il se fit remarquer dans ce milieu d'élite par son esprit vif et délié non moins que par les grâces de sa personne. Doué d'une figure très agréable, il avait des traits réguliers et fins, des yeux pleins d'éclat et de vie. Mais il dut surtout ses belles et nobles qualités à la forte et chrétienne éducation qu'il reçut de ses parents.

L'ancien officier de hussards avait pour principe d'élever ses enfants, surtout ses garçons, d'une façon toute lacédémonienne, afin de tremper vigoureusement leurs membres et leur caractère. Une maxime de ce bon père fréquemment répétée fit sur Amédée la plus vive impression. *Dieu est notre maître !* lui disait le vieux militaire avec ce ton d'énergie qui lui était propre, et l'enfant comprenait toute la soumission qui est due à un tel chef.

1815

Amédée avait à peine dix ans quand il entra au collège royal de Nîmes, alors dirigé par les abbés Privat et Goubier, qui ont laissé dans cette ville une si bonne renommée. Intelligent et laborieux, il fit d'excellentes études, et, ce qui est plus admirable dans un enfant de cet âge, il sut réformer ce qu'il y avait de trop impressionnable et d'ardent à l'excès dans sa nature toute méridionale. Il s'habitua aussi de bonne heure à lutter contre une certaine tendance à se répandre au-dehors. Convenable avec tous ses condisciples, il ne se lia qu'avec un petit nombre que son jugement précoce lui apprit à discerner et à choisir parmi les meilleurs.

On l'avait surnommé « *le philosophe* », parce qu'il parlait peu et observait beaucoup. Ce nom était d'ailleurs bien choisi, car il affectionna toute sa vie les études sérieuses. « *Maîtres et élèves, nous l'aimions tous, a dit l'un de ses compatriotes, à cause des grâces naturelles de sa personne, de l'égalité de son humeur, de loyauté de sa conduite où n'entrait mais ni mensonge, ni dissimulation.* » Au terme de ses études classiques, le jeune Ferrand de Missol se décida pour la carrière médicale. Il se rendit donc à Montpellier afin d'y suivre les cours de la Faculté de cette ville. Mais il n'y resta qu'une ou deux années, au bout desquelles un de ses amis et compatriotes, qui venait de prendre au barreau de Paris une situation remarquable, obtint du père de

notre jeune étudiant la permission de l'emmener dans la capitale, en échange de la promesse qu'il fit d'être pour lui un guide et un protecteur.

Ce fidèle et digne mentor mit Amédée Ferrand en relation avec les familles les plus honorables du Midi qui habitaient Paris, et il lui ouvrit plusieurs salons où il pouvait une société à la fois distinguée, instruite et agréable. C'est ainsi que, dès on arrivée, il fut reçu chez M. l'abbé de Genonde, où il se rencontrait avec tous les hommes politiques du jour, à quelque opinion qu'ils appartenissent, depuis MM.Laffitte et Arago, jusqu'à MM. de Dreux-Brézé et Berryer. Il fréquenta aussi le salon de M. de Lourdoueix, qui réunissait beaucoup de littérateurs, de femmes de lettres et d'artistes célèbres. Ces brillantes relations n'étaient pas pour Amédée une raison de négliger ses études. Il habitait dans le voisinage de Saint-Séverin, partageant sa chambre avec un jeune protestant de Nîmes, qui étudiait comme lui la médecine et qui, charmé des qualités de son aimable compatriote, lui disait parfois : « *Si tous les catholiques vous ressemblaient, il n'y aurait bientôt plus de protestants.* » Il vivait d'une façon très économique, se levait de bonne heure, se réconfortait rapidement d'un verre de cassis et d'un petit pain, puis se rendait au cours ou à l'amphithéâtre dès que l'heure l'y conviait.

1825

A vingt ans, il était déjà interne à l'hôpital Saint-Antoine. Il assistait régulièrement à la clinique du docteur qu'il devait accompagner dans ses visites, prenait des notes qu'il rédigeait ensuite avec soin, et remarquait avec une sagacité étonnante ce qui caractérisait le talent particulier de chaque praticien.

L'œil observateur du Dr Récamier ne tarda pas à distinguer ce sujet aussi intelligent que studieux ; il voulut le prendre sous sa direction spéciale. Bientôt il en fit son ami et l'introduisit à l'Abbaye-au-Bois, dans le salon de Mme Récamier (*), sa gracieuse parente. Amédée Ferrand y trouva la vie parisienne dans tout ce qu'elle avait alors de plus éminent et de plus distingué.

() NDLR : Pendant plus de vingt années, les réceptions de Juliette Récamier rassemblaient, autour d'elle et de Chateaubriand qui les présidait souvent, les esprits les plus brillants de l'époque, Victor Cousin, Saint-Marc Girardin, Edgar Quinet, Tocqueville, de jeunes écrivains comme Lamartine, Sainte-Beuve, Balzac, des artistes comme François Gérard, Joseph Chinard, Antonio Canova, des acteurs, Talma et Rachel, etc... (extrait de Wikipédia)*

C'est dans ce milieu d'élite qu'il fit la connaissance de Donoso Cortés qui le prit en grande affection. Souvent, l'illustre écrivain lisait à son jeune ami les remarquables ouvrages de philosophie et de politique chrétienne qu'il composait, comme à un disciple capable de saisir et même de contrôler ses merveilleuses et hardies conceptions.

M. Ferrand écrivit, à cette époque, dans la Gazette de France, alors dirigée par de Lourdoueix, quelques articles qui furent très remarquables, et ses amis le sollicitèrent vivement de se jeter, avec son esprit et sa verve, dans la grande mêlée qui était à son début. Mais il résista à l'entraînement, et rien ne put le détacher de ses études médicales qu'il poursuivit avec une noble obstination.

II. LE JEUNE MÉDECIN - DÉCOURAGEMENTS SON MARIAGE - LA FAMILLE - MORT DE Mme FERRAND

Ses études terminées, M. Ferrand de Missol passa brillamment sa thèse de docteur, et il entra aussitôt dans la carrière médicale, qu'il exerçait déjà en qualité d'interne et, en de rares circonstances, sous la direction et d'après les conseils de ses maîtres.

Il prit alors un modeste appartement dans la rue de Reuilly, non loin de l'hôpital Saint-Antoine, où il était déjà connu par sa charité et par son talent. Un brave homme intelligent, actif et frugal comme son maître, se mit à son service. Il lui servait à la fois de cuisinier, de valet de chambre et d'introduit par son maître, se mit à son service. Il lui servait à la fois de cuisinier, de valet de chambre et d'introduit par son maître, se mit à son service. Il lui servait à la fois de cuisinier, de valet de chambre et d'introduit par son maître, se mit à son service.

Faire son devoir à chaque instant, heure par heure, telle fut la devise du jeune médecin : « *Je comprenais, disait-il plus tard, que c'est là le secret du bonheur, et j'attendais le reste de la bonne Providence.* » Il ne fut pas trompé dans son attente : un heureux hasard, si l'on peut employer ce mot, le fit choisir presque aussitôt pour médecin ordinaire de l'important pensionnat des Dames de Sainte-Clotilde de la rue de Reuilly et de celui des religieuses de l'Adoration de la rue Picpus, et, par les relations de ces deux établissements, il ne tarda pas à avoir une nombreuse et sérieuse clientèle.

Comme nous l'avons déjà insinué au chapitre précédent, le Dr Ferrand de Missol, qui se recommandait par les avantages de sa personne autant que par les qualités de son esprit, était devenu un vrai Parisien, un mondain exquis, recherché des salons les plus à la mode. Il n'avait pourtant que des amis sérieux, vraiment dignes de ce nom, et ni sa foi ni ses mœurs n'avaient faibli au milieu de ces relations.

Mais, il faut bien l'avouer, absorbé outre mesure par ses visites, ses études et ses travaux, il avait négligé quelque peu la pratique de ses devoirs religieux.

C'est dans ses relations mêmes ou, pour mieux dire, dans ses amitiés qu'il trouva le remède à un mal sans doute encore peu enraciné. Voici comment il a fait lui-même le récit de ce qu'il appelait son retour à Dieu :

Mon ami Lourdoueix avait une vieille mère qui m'aimait beaucoup et je le lui rendais. Elle me remit un jour un livre et me dit : « Je ne vous demande qu'une chose, mon ami ; vous allez me la promettre et vous la tiendrez : lisez ce petit livre. »

Je partis et je rentrai chez moi à une heure du matin. Il y a loin de la Madeleine au faubourg Saint-Antoine, et j'allais à pied en ce temps-là. Je me couchai et je cherchai vainement le sommeil. Puisqu'il ne vient pas, me dis-je, voyons ce que chante le livre de la bonne mère Lourdoueix. Je l'ouvris, et ces mots frappèrent mes regards : « Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir. »

Je posai le livre et je me mis à réfléchir : Suis-je bien heureux ? - Pas trop. - Le bonheur consiste dans le devoir accompli : est-ce que je remplis tous mes devoirs ? - Mes devoirs professionnels ? oui. - Mes devoirs envers Dieu ? Ah ! il y a là une lacune ; il faut la combler et la combler sans retard.

Je demandai un rendez-vous qui me fut donné avec empressement. Je m'y rendis et je fus le plus heureux des hommes. J'allai dire à la bonne mère Lourdoueix que son but était atteint; elle m'exprima le bonheur qu'elle éprouvait de cette annonce et me dit qu'elle remerciait le Bon Dieu avec moi.

Cet acte fut pour le Dr Ferrand le point de départ d'une vie nouvelle. À partir de ce jour, Dieu ne cessa plus d'occuper la première place, dans son cœur. Travailler, prier, sanctifier toutes ses actions par l'amour divin, communiquer autour de lui les ardeurs de son zèle comme un véritable apôtre, c'est ce qu'il entreprit dès lors et ce qu'il ne cessa plus de vouloir jusqu'à son dernier soupir.

1832

Il s'unit immédiatement aux jeunes et vaillants chrétiens qui, en 1832, avaient formé dans la rue de l'Estrapade, près du Panthéon, sous la présidence et dans la maison de M. Bailly ; cette association de prière et de travail d'où devait sortir bientôt l'admirable Société des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Il collabora puissamment avec eux à la fondation de la Conférence de Saint-Médard, celle qui fut comme le berceau de toutes les autres et qui leur servit de modèle.

C'est là qu'il connut entre autres Frédéric Ozanam **(1)** et surtout le Père Henri-Dominique Lacordaire **(2)**, dont il devint aussitôt l'ami. Ces deux natures d'élite se devinèrent d'instinct, et il se forma entre eux des relations particulièrement affectueuses qui ne se démentirent jamais dans la suite.

NDLR

(1) Frédéric Ozanam a été béatifié par le pape Jean-Paul II, le 22 août 1997.

(2) Le père Lacordaire fut en France le restaurateur de l'ordre de Prêcheurs (Dominicains)

S'il faut en croire Mgr Gilly, le compatriote, l'ami et l'historien de M. Ferrand de Missol, « c'est au jeune docteur que l'éloquent orateur de Notre-Dame fut en partie

redevable du talent avec lequel il saisissait au vif le mouvement des esprits à cette époque. Avant de préparer ses conférences ; il se renseignait auprès de lui sur le courant d'idées qui se produisait au sein de la jeunesse, à laquelle son ami était plus particulièrement mêlé. Il parlait ensuite à son auditoire selon les besoins qu'il avait constatés et avec cet art prodigieux qui suscitait à sa parole et à son enseignement les plus beaux triomphes (1). »

(1) A. Ferrand de Missol, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé GILLY, 1887.

1835

Le Dr Ferrand allait atteindre sa trentième année, quand une dame, dont il avait soigné les filles à Sainte-Clotilde, vint lui proposer d'épouser une jeune personne, riche, pieuse, charmante et bonne, Mlle Hortense Huvé, que ses parents, excellents catholiques, voulaient marier à un médecin qui fût en même temps un solide chrétien. Avant d'engager son avenir, M. Ferrand réfléchit, consulta, et surtout il pria. Enfin décidé, car il croyait voir dans cette union la volonté de Dieu, le jeune médecin fit sa demande qui fut agréée. Son ami, le P. Lacordaire, célébra le mariage le 1er juillet 1835, dans l'église des Carmes, rue de Vaugirard.

Il eût été difficile de rêver une union plus parfaite. La nature calme et douce de la jeune femme s'harmonisait à merveille avec le caractère ardent et sincère du bon docteur. Les saillies naturelles de sa vigoureuse complexion et de son tempérament méridional s'adoucissaient au contact d'une nature angélique. Ils vivaient l'un pour l'autre, n'éprouvant de satisfaction que dans leur contentement mutuel, et cette affection était cimentée par l'amour divin, le lien le plus solide qui puisse unir les âmes.

Il a raconté lui-même à ses enfants (Léon et Amédée) ce que fut cette pieuse épouse durant les trois ans de leur union : « Elle a passé ces trois années dans la pratique de toutes les vertus, surtout de l'humilité et de la charité. Sa vie était tout intérieure et son intérieur était tout à Dieu. Elle lisait peu, elle méditait beaucoup ; elle travaillait toujours et s'attachait à faire régner l'ordre et l'économie dans sa maison, l'ordre surtout qu'elle regardait comme le fondement de toutes les vertus et la base de la véritable économie. »

Hélas ! ce parfait bonheur devait être de courte durée. La santé de la jeune femme, ébranlée par la naissance rapprochée de deux fils, ne tarda pas à donner au pieux docteur de vives inquiétudes. Elle-même ne se fit pas illusion, mais elle attendit la mort de pied ferme, et, durant les six semaines que dura sa maladie, elle ne fit pas entendre une seule plainte.

Un jour que son mari revenait de l'église où il avait fait la Sainte Communion, elle l'appela près de son lit comme pour lui parler, et, joignant les mains devant lui, elle se mit en prière. « Que faites-vous ? chère amie. - Je prie Dieu en vous, » répondit-elle.

Le 9 novembre, elle reçut les derniers sacrements. Le lendemain, après une courte agonie, ayant recouvré tout à coup l'usage de ses sens, elle demanda ses petits enfants qu'elle pressa tendrement dans ses bras ; elle consola son père et sa mère après leur avoir demandé leur bénédiction. « Cher ami, comme la vie est peu de chose, dit-elle à son mari ! mais nous nous retrouverons là-haut pour toujours. » Elle le pria de la bénir et le bénit à son tour; puis, après avoir récité les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, elle s'écria : « Mon Dieu, faites que j'entre aujourd'hui avec vous dans votre royaume ! » Et, faisant un grand signe de croix, elle rendit le dernier soupir.

La douleur du Dr Ferrand fut immense, et l'on crut un moment que sa tête s'égarait quand on l'entendit réciter jusqu'à trois fois le *Te Deum* auprès des dépouilles mortelles de sa femme. « *A quoi pensez-vous, lui dit sa -mère, de réciter cette prière à un pareil moment ? - Ma mère, répondit-il, si je n'ai pas cette foi vigoureuse qui me montre Jésus-Christ brisant l'aiguillon de la mort et nous ouvrant les cieux, je suis perdu ! Te ergo qucesumus.... Secourez donc, Seigneur, nous vous en conjurons, vos serviteurs rachetés au prix de votre sang.* » C'est dans cette prière qu'il trouva quelques soulagements pour son âme. Dans la suite, chaque fois que Dieu lui envoyait une croix à porter, il récitait le *Te Deum*, et il suggérait cette pratique à tous ceux qui venaient lui demander conseil dans l'épreuve.

III. LE VEUVAGE - LES ŒUVRES CHARITABLES - AUX QUINZE-VINGTS PRÈS DE MGR AFFRE - M. PITARD ET L'ÉDUCATION DE SES FILS

Sous le coup de cette perte douloureuse, les aspirations du Dr Ferrand se portèrent immédiatement vers le sacerdoce ; mais il comprit qu'il se devait d'abord à ses enfants, il ajourna ses projets.

Depuis son mariage, il habitait au numéro 20 de la rue Saint-Sulpice, non loin de la famille de sa femme. Ses deux fils en bas âge durent être confiés pour un temps à leur grand'mère. Pour lui, isolé de sa famille, il se rapprocha plus encore de Dieu, à qui il voulut offrir le sacrifice de son cœur et de ses affections brisées. Il commença donc une vie nouvelle, vie de règle, de travail et de charité, et, ne pouvant encore être un pasteur des âmes, il s'efforça de se comporter du moins comme un prêtre et d'exercer autour de lui un zèle vraiment apostolique.

Debout en toute saison à 4 heures du matin, il se rendait, un livre sous le bras, à la première messe de Saint-Sulpice, y communiait et partait ensuite dans toutes les directions, afin de visiter ses malades de toutes les classes, faisant le bien partout, et « *plantant, comme il le disait, le lion Dieu dans tous les cœurs* ».

Dans ses courses, le bon docteur ne tarda pas à faire la connaissance de l'admirable Sœur Rosalie, cette mère de quinze mille pauvres du faubourg Saint-Marceau, qui était une puissance dans la capitale. Il la mit en rapport avec les jeunes gens de la Conférence de Saint-Médard, et, avec leur aide, il fonda plusieurs œuvres auxquelles l'excellente Sœur tenait beaucoup : l'œuvre de Saint-François-Xavier pour évangéliser les pauvres, l'œuvre des Chiffonniers, et celle de Saint-François-Régis pour la réhabilitation des mariages, qu'il commença de concert avec le vénérable M. Gossin.

Il contribua puissamment aussi à développer la Société de Saint-Vincent de Paul et à en multiplier les Conférences. Nommé lui-même président de celle qui se réunissait dans la maison des PP. Lazaristes, auprès du tombeau de saint Vincent, il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle, un charme et un succès qui rendirent cette conférence des plus prospères.

Enfin il trouvait mille occasions d'exercer les industries de sa charité inépuisable. La confiance qu'il inspirait, sa science peu commune et surtout sa grande bonté lui suscitaient de toute part des blessures à panser, des cœurs à guérir, des âmes à sauver.

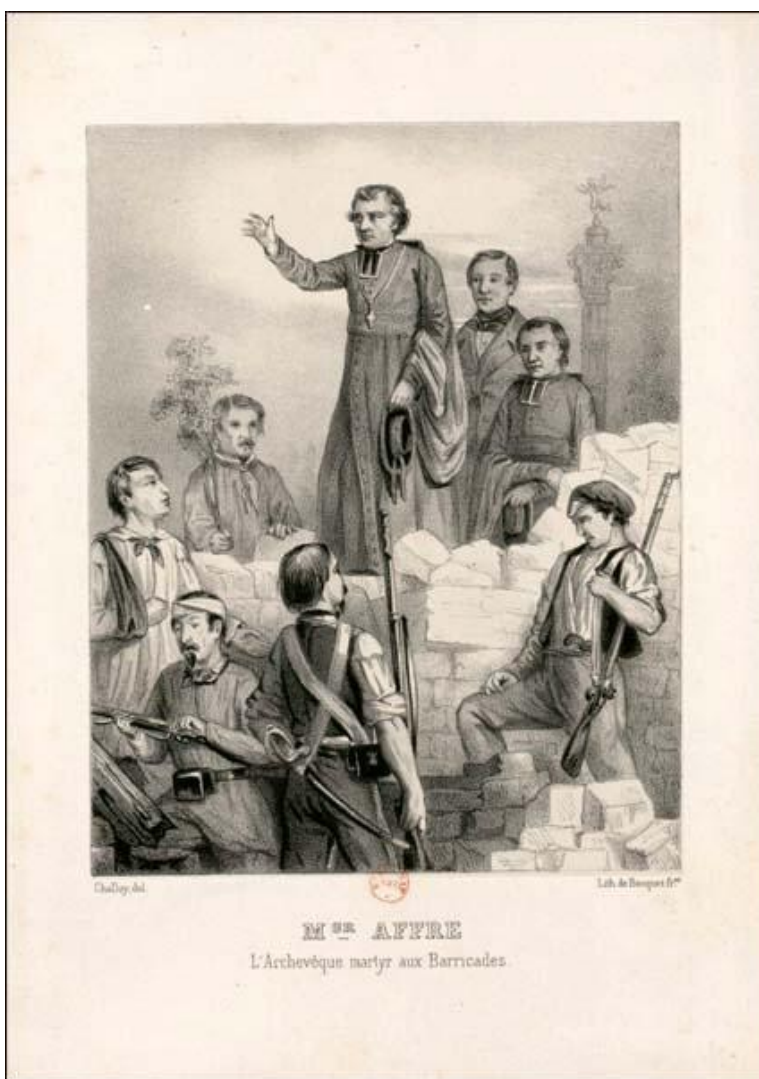
Mais il avait une préférence marquée pour les jeunes gens, parce qu'il savait par expérience de combien de dangers ils sont entourés. Sa maison leur était toujours ouverte, particulièrement le samedi soir, et ils étaient sûrs d'y trouver le meilleur accueil. Il les conseillait, les encourageait, les appliquait aux œuvres charitables et s'efforçait par tous les moyens d'élever leurs idées et leurs cœurs.

Ces réunions intimes du samedi étaient très suivies. On y rencontrait des jeunes gens qui avaient déjà un nom dans les lettres ou les sciences, des avocats, des médecins, des professeurs, des étudiants dont l'avenir paraissait plein d'espérances. C'est là que venaient fidèlement se retremper trois brillants élèves de l'École normale supérieure, MM. Pierre Olivaint, Charles Verdière et Félix Pitard, qui s'étaient mis sous la direction du bon docteur et y trouvèrent tous trois la vocation religieuse et sacerdotale.

M. Ferrand se faisait apôtre auprès de toutes les classes de la société. À cette époque, nos fiacres n'étaient pas connus ; on voyageait en cabriolet, côte à côte avec le cocher, qui d'ordinaire ne restait pas bouche close. Ceux qu'il employait fréquemment ne le quittaient jamais sans avoir reçu une bonne petite leçon, toujours aimable et gracieuse, ayant pour objet le salut de leur âme, et plusieurs d'entre eux lui durent, après Dieu, la grâce d'une solide conversion.

1848

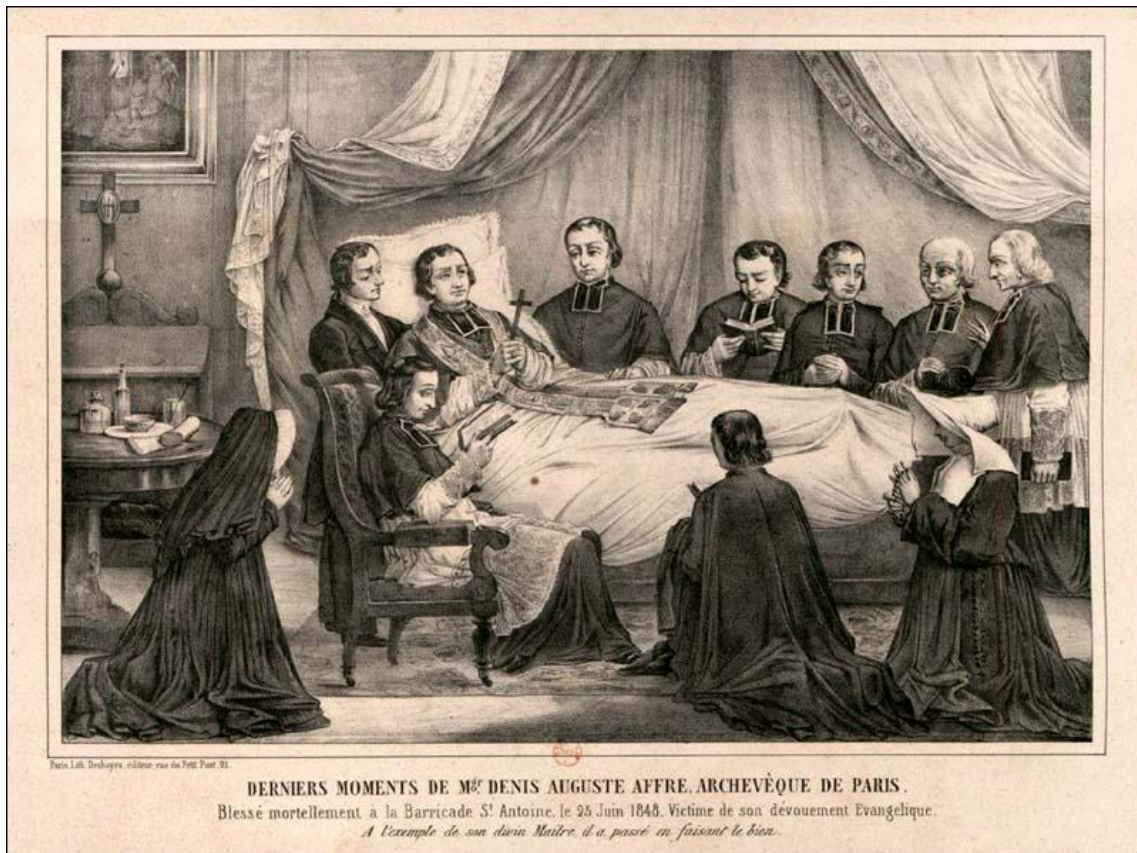
En 1848, il dut remplir les fonctions de garde national; il y trouva encore l'occasion de faire du bien aux âmes. Lorsqu'on forma le bataillon des mobiles, composé presque exclusivement de ce que l'on appelle les gamins de Paris, il eut pitié de ces pauvres enfants sans religion, et, à la faveur des conseils qu'il leur donnait pour leur santé, il devint leur apôtre. Il leur offrait notamment de petits crucifix qu'il leur faisait attacher sous leur capote et que plusieurs gardèrent fidèlement.



Mgr Affre sur les barricades en 1848

Lors des funestes journées de juin 1848, le Dr Ferrand était de garde aux Quinze-Vingts. Tout à coup, un soldat arrive et dit que Mgr Affre vient d'être victime de sa charité et qu'une balle a gravement atteint le saint archevêque. Le docteur s'empresse, d'accourir, il prend sous le bras l'auguste victime de nos divisions sociales et l'aide, à gagner le lit sur lequel il put lui donner ses premiers soins. D'autres médecins arrivent en toute hâte ; M. Ferrand leur explique ce qu'il a pu

constater dans l'état du vénérable malade. Puis, s'agenouillant dans la ruelle du lit : « Monseigneur, lui dit-il, permettez que je baise la main d'un ; martyr. Mon fils, reprit l'archevêque humblement, c'est la main d'un bien pauvre homme que vous baisiez là ; mais elle vous - bénit volontiers ! »



L'Archevêque de Paris, blessé mortellement à la Barricade St Antoine, le 25 juin 1848.

On sait comment Mgr Affre, mortellement ; atteint, mourut peu après ; mais, selon son désir, ce sang généreux fut alors le dernier versé.

Tout en partageant sa vie entre ses devoirs professionnels, les bonnes œuvres et les pratiques d'une ardente piété, le D. Ferrand se préparait avec une application peu commune à devenir un jour l'éducateur de ses fils. Dans ce but, il lisait les ouvrages les plus remarquables sur la matière, prenait des notes, comparait les méthodes, consignait par écrit ses propres observations. « Dieu m'a préparé à être père et mère en même temps, disait-il; c'est à moi de me préparer à être maître. »

Dès qu'ils eurent atteint l'âge de sept ans, il les fit revenir auprès de lui et se mit à l'œuvre. Il commença par leur faire perdre l'habitude qu'ils avaient prise de le tutoyer, habitude démocratique qui a contribué sans nul doute pour une large part à l'affaiblissement du respect dans la famille. Un jour, il faisait réciter à ses enfants l'Oraison dominicale. « Comment dites-vous au bon Dieu, quand vous lui parlez dans

cette prière ? - Vous, papa, répondirent-ils. - Eh bien ! mes enfants, sachez que votre père est pour vous le représentant de Dieu en ce monde. Désormais vous me direz : vous. » L'habitude fut prise et se conserva toujours.

Puisse cette leçon profiter à d'autres !

Ce premier enseignement nous montre la méthode pratique et expérimentale qu'employa le bon docteur pour former l'intelligence et le cœur de ses enfants. « Quand une mère veut apprendre à son fils à marcher, disait-il, elle ne lui tient point de longs discours, mais elle lui fait former des pas, et, de la sorte, il devient habile en peu de temps. C'est par des moyens analogues qu'il faut instruire l'enfance, la mettant dans l'exercice même des choses qu'on veut lui apprendre. »

Mais bientôt les deux fils grandirent, et il lui fallut choisir un collaborateur dont il resterait l'auxiliaire et qui se chargerait de la partie technique de leur instruction. Son choix s'arrêta sur un excellent jeune homme que nous avons déjà entrevu, M. Félix Pitard, ami de Pierre Olivaint et fils spirituel du P. Lacordaire. Après avoir passé ses examens d'agrégation de la manière la plus brillante, il venait d'être nommé professeur de rhétorique à Louis-le-Grand (1).

(1) M. Félix Pitard, né à Solesmes (Nord), le 1er mai 1817, avait fait de brillantes études au collège Henri IV. En 1835, il obtint le grand prix d'honneur au concours général. À cette occasion, M. Villemain l'avait comblé d'éloges et Louis-Philippe, l'ayant admis à sa table, lui fit les honneurs de sa bibliothèque et lui offrit en souvenir une superbe collection des auteurs latins.

Tout en conservant sa chaire au collège, il vint partager la vie du pieux docteur qu'il vénérât, et il se dévoua avec une rare habileté à l'éducation littéraire et scientifique de ses deux enfants. « *Je serai votre fils aîné,* » lui dit-il en entrant, et jamais il ne se départit de cette situation d'un enfant vis-à-vis de son père.

La piété, la régularité et la simplicité régnèrent en souveraines dans la maison de M. Ferrand de Missol. Le père et ses trois fils, comme il les appelait, se levaient à la même heure, faisaient ensemble leurs exercices religieux, allaient à la messe, déjeunaient et se mettaient au travail au même instant. Le docteur partait pour la visite de ses malades et s'arrangeait de façon à rentrer chez lui au moment où M. Pitard devait en sortir pour l'heure de ses classes du lycée.

On se promenait tous les jours et par tous les temps après le second déjeuner. S'il pleuvait, on se rendait soit au Louvre, soit au Luxembourg, où les enfants recevaient ce qu'on appelle aujourd'hui des leçons de choses. Le père ou le précepteur leur enseignait l'histoire de tels ou tels personnages représentés dans les tableaux ou statues ; ou bien les initiait, par l'étude des collections, aux diverses branches des sciences naturelles.

IV. VOYAGES DE VACANCES - LE SERMENT DE JEAN ROUX - UNE GUÉRISON EXTRAORDINAIRE - MORT DU SECOND FILS DU DOCTEUR

A l'époque des vacances, M. Ferrand ; partait régulièrement avec ses deux fils, et, dans le cours de quelques années, il leur fit ; visiter plusieurs provinces de France, puis la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Espagne. Ces voyages d'agrément avaient le triple avantage de délasser les jeunes élèves, de fortifier leur tempérament et d'orner leur intelligence. Ils y puisaient aussi d'admirables leçons de charité; car partout où il portait ses pas, le bon docteur laissait la trace de quelque bienfait.

C'est ainsi qu'au Tréport, où il aimait à revenir à la saison des bains, il a établi presque à lui seul une Conférence de Saint-Vincent de Paul, une confrérie du Très-Saint-Sacrement, une maison de Sœurs de Charité, et l'un de ses amis nous apprend que, pendant une saison, il y réhabilita plus de vingt mariages.

Il avait un talent particulier, ajoute cet ami, pour gagner à Dieu les marins de tout âge. Les prenant familièrement sous le bras, il les menait lui-même au saint tribunal, dans lequel il entrait le premier pour les encourager par son exemple ; puis il s'approchait avec eux de la Table. Sainte.

Il a raconté lui-même l'histoire de Jean Roux, l'un des notables du Tréport, qu'il avait réussi à ramener à Dieu. C'était un vieux soldat, décoré, marguillier, portant la bannière du Saint-Sacrement, et qui avait offert sa croix à la Sainte Vierge; mais il était un sujet de désolation pour son curé, parce qu'il ne faisait pas ses Pâques et que son exemple en retardait plusieurs autres.

Le docteur l'apprit ; un jour, il l'aborda carrément : « Quoi, Jean Roux, mon ami, dit-il, vieux soldat du grand empereur, décoré, marguillier, etc., qu'ai-je entendu dire ? que vous ne faites pas vos Pâques ? Je n'en croirai rien jusqu'à ce que vous me l'ayez avoué vous-même. - C'est vrai, répondit Jean Roux ; mais j'ai un motif. - Vous avez un motif, mon vieil ami, peut-on le connaître ? - Vous, oui, parce que vous me comprendrez. J'ai fait vœu de ne pas faire mes Pâques avant d'avoir accompli un pèlerinage au tombeau du grand empereur à Paris. Tant que Jean Roux, qui n'a qu'une parole, n'aura pas accompli son vœu, il n'y a rien à faire. »

Le docteur comprit qu'il était impossible de changer les idées du vieux soldat, et qu'il fallait lui fournir l'occasion de réaliser son dessein. « Si ce n'est que cela qui vous retient, lui dit-il, vous allez partir pour Paris. Voici pour votre voyage ; voilà ma carte; vous irez chez moi, vous coucherez dans mon lit, vous irez au tombeau de l'empereur, vous reviendrez ici et vous ferez vos Pâques. » Jean Roux ouvrit de grands yeux. « Ce n'est pas pour plaisanter, mon ami, on ne plaisante pas avec des choses aussi graves. Tapez-là : marche ! » Le vieux soldat partit, alla au tombeau de Napoléon, revint au Tréport, se confessa, communia et fut le plus heureux des hommes. « Je puis mourir maintenant, disait-il, j'ai accompli mon vœu » (1)

(1) Mgr GILLY, A. Ferrand de Missol; sa vie et ses œuvres, page 145.

Voici un autre fait qui s'est passé également au Tréport, et dont nous empruntons le récit à M. Maxime de Montrond qui en fut le témoin :

Après de la maisonnette que j'habitais sur la plage, s'en trouvait une autre occupée par un jeune homme venu avec sa mère pour demander à ces bienfaisants rivages la guérison d'une cruelle maladie. L'infortuné était perclus de tous ses membres ; il lui était impossible de se mouvoir. Chaque jour, je le voyais, porté dans un fauteuil par sa mère ou par quelque baigneur, venir se placer sur les galets du rivage, et rester là des heures entières comme immobile et dans une sorte d'idiotisme. Sa pauvre mère ne le quittait point, son dévouement était admirable, mais c'est en vain qu'elle implorait du ciel et de l'air salin la guérison de son fils; la paralysie ne cessait pas.

Après plusieurs semaines d'un espoir toujours déçu, la mère et le jeune homme, tristes, désolés, songeaient à repartir. Ils ont cependant entendu parler du Dr Ferrand, de sa charité, de ses cures merveilleuses ; ils veulent le consulter. Le bienfaisant médecin est appelé, il apparaît dans la maisonnette.

A la vue du pauvre jeune homme gisant dans son lit, sans mouvement et presque sans voix, le docteur est ému de pitié. Après avoir examiné attentivement l'état du malade, il découvre que le moral chez lui est plus affecté encore que le physique. Il se sent alors comme inspiré de tenter la cure de l'âme avant celle du corps : « Mon ami, dit-il au jeune homme, vous voulez être guéri ? Eh bien ! il faut me promettre de faire ce que je vous dirai. » Le malade le promet. « Vous allez donc vous lever, vous habiller et me suivre à l'église pour vous confesser. - Eh ! quoi, Monsieur, y pensez-vous ? dit la mère, mon fils ne peut remuer ni bras ni jambes, et vous voulez qu'il s'habille et sorte avec vous ? - Oui, Madame, je le veux, répond le docteur, qu'il essaye seulement. Allons, mon ami, prenez du courage, habillez-vous et venez avec moi. »

Le jeune homme, ébahi, hésite encore ; enfin il obéit machinalement à la voix irrésistible du médecin. Avec l'aide de sa mère, il s'affuble de ses vêtements, et déjà il se sent plus de force. Il pose un pied à terre, et le poids de son corps en l'entraîne point ; il peut faire quelques pas. Le docteur, tout étonné lui-même, le prend sous le bras et l'entraîne à l'église, où ils montent tous deux, non sans quelque peine. Enfin les voilà dans le saint lieu. M. le curé est averti, il vient, et le jeune homme, tout machinalement encore, toujours soutenu par le docteur, se rend au confessionnal.

Que se passa-t-il dans le tribunal sacré ? C'est le secret de Dieu. Mais ce qui est certain, c'est que le pauvre jeune homme en sortit parfaitement guéri. Il vint seul et sans peine rejoindre son charitable ami, qui, à genoux dans un coin de l'église, priait dévotement pour cet infortuné. « Monsieur, lui dit-il, je suis guéri ! » Il disait vrai; tous deux firent alors monter au ciel une prière d'actions de grâces. Puis, sortant du temple, ils s'arrêtèrent ensemble près du portail, sur une petite plate-forme d'où l'œil domine la vaste mer. Le jeune infirme, comme se réveillant et sortant d'un long rêve, prit alors les mains du docteur et lui dit avec une vive émotion : « Voilà la mer, Monsieur ! oh ! mon Dieu, que c'est beau ! »

Qu'on explique ce fait comme on voudra. Le voilà tel qu'il s'est passé, tel que je l'ai vu, tel que je l'ai entendu raconter en toute simplicité par le charitable docteur. Rendu à son heureuse mère, le jeune homme revint quelques jours après dans la capitale, où, par les soins de son bienfaiteur, il trouva bientôt un emploi honorable.

1852

Le Dr Ferrand de Missol mit tout en œuvre pour faire de ses deux fils des hommes de devoir, des âmes fortement trempées. Hâtons-nous de le dire, Amédée et Léon répondaient admirablement aux efforts si bien concertés du père et du précepteur. L'ainé, sérieux et bon, se distinguait par son cœur excellent ; c'était le jeune homme aimable et dévoué, toujours prêt à s'oublier pour rendre service à tout le monde. Le plus jeune, doué d'une brillante nature, ardent et pétillant, donnait les plus belles espérances. Son père en était justement fier et rêvait pour lui de hautes destinées. Parfois pourtant, le bon docteur était inquiet de l'excès même des qualités du jeune Léon ; certaines saillies qu'il remarquait dans son caractère le faisaient trembler, et, sous l'influence de ses appréhensions, cet homme de foi conjurait souvent le Seigneur de prendre ce fils bien-aimé plutôt que de permettre qu'il perdît son âme.

Dieu se plut-il à exaucer une prière si noble et si parfaitement désintéressée ? Toujours est-il que, au mois de septembre 1852, Léon fut pris subitement d'une fièvre scarlatine qui présenta dès le début les plus graves symptômes. La troisième nuit de cette maladie, le docteur amena M. Pitard auprès du lit de son fils, et, le prenant par la main : « *Vous voyez cet enfant, lui dit-il, dans une heure il n'existera plus. - C'est impossible, père, la douleur vous égare. - Non, mon ami, voyez, je suis calme.* » Puis, après un moment de silence : « *Voulez-vous avec moi vous consacrer au Seigneur devant le lit de cet enfant mourant ? - Oui, oui ! Jésus le laissera à notre tendresse.* »

Le docteur secoua la tête : « *Si le bon Dieu nous le rend, nous serons à lui, s'il nous le prend, nous serons également à lui. Le voulez-vous ? - Je le jure,* » dit Pitard. Et les deux amis, à genoux devant le lit de Léon, qui était devenu une couche funèbre et un autel, firent le vœu de se consacrer à Dieu dans le sacerdoce.

Après être resté quelque temps à genoux, plongé dans sa douleur, M. Ferrand se releva pour aller entendre la messe et se nourrir du Pain des forts ; mais ce ne fut pas, ce jour-là encore, sans avoir récité le Te Deum, sa prière des circonstances les plus douloureuses. Une seconde fois, l'âme du pieux docteur était brisée dans ses affections les plus chères. Il acceptait en vrai chrétien l'austère décret de la Providence. Amédée devait être sa seule consolation humaine ici-bas ; le sacerdoce auquel il allait bientôt se consacrer lui réservait un avant-goût des joies du ciel.

V. LES ÉTUDES THÉOLOGIQUES A ROME - LE PRÊTRE AUDIENCE DE PIE-IX - RETOUR A PARIS - ANECDOTES - LA GUERRE ET LA COMMUNE

1853

Dès l'année suivante, fidèles au vœu qu'ils avaient fait à la mort de Léon, M. Ferrand de Missol et son ami partaient pour Rome. Là, tout en achevant l'éducation d'Amédée, il serait facile d'étudier la théologie et de se préparer au sacerdoce, sans être obligés d'abandonner la vie de famille à laquelle le docteur tenait beaucoup. Mais, avant de se rendre à Rome, il voulut revoir son cher village de Saint-Gervasy, et y raviver tous les souvenirs de son enfance. Après avoir reçu la bénédiction de son père, il alla se jeter aux pieds du saint évêque qui gouvernait alors l'Église de Nîmes. C'était Mgr Cart. (1838-1855)

Le pieux prélat était fort avancé en âge : « Allez, mon fils, dit-il à M. Ferrand, allez où Dieu vous appelle. Lorsque le Seigneur choisit Abraham pour le mettre à la tête de son peuple, il lui dit : *« Sortez de votre terre, de votre famille et de votre parenté. »* S'il vous avait commandé de le faire, vous eussiez certainement obéi à ses ordres. Mais il a voulu vous dégager lui-même de tout ce qui aurait pu vous retenir dans le siècle

Mgr Cart garda le meilleur souvenir de cette visite, si bien que l'année suivante, quand un jeune ecclésiastique du diocèse de Nîmes (lequel n'était autre que le T. R. P. Picard) reçut à son tour du T.R. P. d'Alzon l'autorisation d'aller terminer ses études à Rome, le pieux prélat, dans une visite que lui fit le futur supérieur de l'Assomption, lui dit :

« Mon fils, je vais quitter ce monde ; vous ne reverrez plus ici-bas celui dont le Seigneur s'est servi, malgré son indignité, pour vous rendre à votre mère. Mais en arrivant à Rome, allez trouver M. Ferrand; dites-lui que je vous confie à sa garde, que je lui ordonne de vous aimer comme un fils. Aimez-le comme un père, et, tant que vous pourrez recevoir ses conseils, ne faites jamais que ce qu'il vous dira. »

Quand le jeune étudiant, jadis sauvé à la prière de Mgr Cart et que l'évêque de Nîmes appelait pour ce motif *« mon petit ressuscité »*, se présenta à M. Ferrand, il lui rapporta fidèlement les paroles de son évêque, et il reçut aussitôt de lui cette réponse : *« Oui, mon enfant, puisque votre évêque l'a voulu, c'est que Dieu l'a voulu avant lui. Vous êtes mon troisième fils. »* Et dès lors les relations les plus affectueuses s'établirent pour ne plus s'interrompre entre le médecin devenu écolier et le jeune homme sauvé par lui et qui allait s'asseoir sur les mêmes bancs et suivre les mêmes leçons.

A Rome, M. l'abbé Ferrand loua, au troisième étage d'une maison de la rue Frattina, un appartement simple et modeste, mais très convenable, et nos trois étudiants

suivirent à l'Université grégorienne les cours célèbres des PP. Passaglia, Schrader, Patrizzi, Ballerini et Franzelin.

C'était, comme l'a dit un témoin, un spectacle qui attirait les regards que celui de ce bon docteur parvenu à l'aube de la vieillesse, se rendant au Collège romain, avec son fils qui suivait les cours de sciences et de philosophie, et son ami Pitard qui partageait ses études. Il venait aux cours en redingote noire, en cravate blanche ; il avait une démarche ferme et sûre avec cet œil brillant qui dénotait une vive intelligence et une rare énergie. Quand, à son arrivée, l'heure de la classe n'avait pas encore sonné, il se promenait à grands pas dans le couloir, souriant agréablement à ceux qu'il connaissait, et donnant des consultations rapides quand on avait recours à ses lumières médicales. On ne pouvait converser quelques instants avec lui sans s'apercevoir bien vite que ce condisciple vénéré avait toute la sûreté d'un maître.

Parmi les 400 étudiants qui suivaient alors les cours du Collège romain, il s'en trouvait de fort illustres, entre autres les célèbres docteurs protestants que l'étude approfondie des premiers siècles chrétiens avait ramenés au giron de l'Église catholique.

À peine arrivé à Rome, M. Ferrand Le devint le confident et l'ami de ces hommes distingués qu'attire la Ville Éternelle, les uns pour y trouver la foi, les autres pour l'affermir. C'est ainsi qu'il se lia avec M. Manning, déjà converti, le futur cardinal anglais, MM. Howard, Clifford, etc.

M. Ferrand se lia de même intimement avec son maître, le célèbre P. Passaglia. Celui-ci estimait « son vieil élève » à cause de sa droiture, de son amour du travail, de la logique de son esprit et de la grande bonté de son cœur.

Souvent, au sortir des cours, il l'emmenait avec lui, dans la bibliothèque du Collège romain, à la place même où il avait préparé sa leçon, devant les ouvrages qu'il avait compulsés et qu'il laissait ouverts sur son pupitre, afin que l'élève pût les compulsés à son tour, une fois la leçon terminée.

Aux jours de congé. M. Ferrand et ses deux compagnons étaient toujours invités à se rendre à la campagne avec le P. Passaglia et le P. Schrader, et là se tenaient les conversations les plus intéressantes. Chacun y apportait son contingent de verve, de science, de littérature et d'esprit pratique. Tous dînaient ensemble, et le bon docteur réservait toujours pour ce moment-là quelque surprise. Il reprenait alors son rôle « de père et de mère », si bien que le P. Schrader, voyant arriver le moment du départ définitif des trois Parisiens, s'écriait : « Mon pauvre maître Passaglia a perdu sa maman; que va-t-il devenir ? »

Pendant son séjour à Rome, M. Ferrand de Missol étudia de près la Cour romaine, la Ville Éternelle et ses institutions, et il avait en haute estime le rare bon sens des hommes parmi lesquels il vivait. Il avait beaucoup de relations : il interrogeait, il comparait, et il disait parfois que l'on a grand tort de médire d'une société telle que la société italienne et d'un clergé tel que le clergé romain.

Il étudiait surtout les œuvres de charité qui se font dans la Ville Sainte, et il admirait la prudence et la sagesse avec lesquelles on les conduit. Il avait coutume de dire aux jeunes gens qui arrivaient à Rome pour y passer quelques années : « *C'est ici le pays de la sagesse et de la prudence ; l'expérience s'y acquiert et y mûrit rapidement. Quand vous quitterez Rome, il faut que vous ayez cinquante ans, - entendez-bien, - cinquante ans par votre prudence, votre sagesse et votre expérience acquises.* »

1856

M. Ferrand était resté trois ans- à Rome sans avoir jamais voulu solliciter une audience du Souverain Pontife, afin, disait-il, de ne pas déranger l'homme le plus occupé du monde. Il se contentait d'aller le voir, à certains jours, dans les sanctuaires qu'il visitait, et d'y recevoir sa bénédiction. Mais avant d'être élevé au sacerdoce, il tint à aller se jeter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour se recommander à ses prières, et lui faire bénir trois crucifix qu'ils garderaient, lui et ses deux compagnons, comme des souvenirs précieux.

Pie IX, qui connaissait déjà M. Ferrand de réputation, l'accueillit avec une grande bonté. Il lui donna plusieurs fois le nom de docteur, et l'engagea à prendre en théologie le même grade qu'il avait en médecine. Il adressa aussi les paroles les plus bienveillantes à M. Pitard et au jeune Amédée. Puis, ayant béni les trois crucifix, il les prit et les rendit à chacun en leur disant : « *Voilà pour le Père, voilà pour le Fils, et voilà pour le Saint-Esprit.* » M. Pitard sourit gracieusement à la pensée du qualificatif qui lui revenait. Le Pape insista en lui serrant la main. « *Oui, oui; j'ai bien dit et c'est vrai : vous avez été et vous serez toujours le lien entre le père et le fils dans la famille du cher docteur, et cela, c'est le Saint-Esprit. Eh bien ! donc, mes chers fils, allez vous faire ordonner prêtres. Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent, et que cette bénédiction demeure toujours !* »

L'abbé Ferrand reçut l'Ordre de prêtrise le 9 janvier 1856. Il avait passé la nuit précédente au pied du lit de M. de Rayneval, ambassadeur de France, qui se trouvait dans un très grave danger, et auprès duquel il avait été appelé en qualité de médecin au beau milieu de sa retraite d'ordination. Il eut le bonheur de le sauver.

« Dieu, disait-il, semble avoir voulu que mon ancienne profession et ma nouvelle dignité se donnent la main, au moment où je quitte les obligations de l'une pour embrasser les devoirs de l'autre. »

Il célébra sa première messe dans la chapelle de Monte-Citorio ; son fils la lui servit, et M. Pitard lui succéda au même autel. Quand tout fut fini, il dit à son fils Amédée : *« N'as-tu pas senti ton cœur battre un peu plus fort- qu'à l'ordinaire quand, au Confiteor, tu as dit : Et à vous, mon père ? - Deux fois plus fort, répondit le bon jeune homme. Je n'avais jamais si bien senti, père, que j'étais votre fils. »*

Il resta quelque temps encore dans la Ville Sainte pour y achever ses études théologiques, au terme desquelles il soutint d'une manière très brillante sa thèse du doctorat. Ce fut son ami, le P. Passaglia, qui voulut lui donner la barrette et l'anneau de docteur. Empruntant, pour la circonstance, une parole de la Sainte Écriture, il lui dit : *« Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; »* puis il l'embrassa en fondant en larmes.

Hélas ! le brillant professeur ne devait pas donner à l'Église les consolations que son disciple se préparait à lui offrir par sa vie et son zèle !

Quelques jours après, M. l'abbé Ferrand de Missol reprenait le chemin de Paris où il rentrait *« avec la double couronne si rarement réunie de la paternité naturelle et sacerdotale »*. Dès lors, chez lui, le médecin fit place au prêtre. Nombre de ses anciennes relations assiégèrent son cabinet qui ne s'ouvrit plus que pour la direction des âmes. Mais, comme l'a remarqué un de ses anciens confrères, on ne se dépouille pas facilement du caractère médical; et d'ailleurs, il est mainte situation dans laquelle les misères morales se lient à des défaillances physiques et où l'on peut avantageusement les attaquer les unes par les autres. Amené sur ce terrain, le prêtre se souvenait qu'il avait été médecin, et sa charité n'hésitait pas à servir à la fois toutes les détresses de la pauvre humanité. Le plus souvent, cependant, attentif à ne pas confondre des choses dont les relations ne doivent pas effacer les différences, il donnait la consultation morale qu'il jugeait convenir au sujet, et il le renvoyait pour le reste à l'un des médecins qu'il honorait de sa confiance et de son amitié.

L'abbé Ferrand n'entra point dans le ministère paroissial ; il garda sa liberté pour mieux vaquer aux œuvres et à la direction des âmes. Il suivait en cela son attrait et aussi l'avis de son archevêque, Mgr Morlot, qui lui avait dit à son retour :

« Je pourrais vous donner un poste dans le clergé ; mais il vaut mieux que vous continuiez comme prêtre le bien que vous avez commencé comme médecin. Je vous laisse toute liberté et je vous accorde tous les pouvoirs dont vous avez besoin. En échange, je ne vous demande qu'une chose : Venez deux ou trois fois par an me renseigner sur ce que vous faites. Nos deux âmes sont créées pour s'entendre.

Quant à M. Pitard, qu'il reste encore quelque temps auprès de vous, qu'il étudie, sous l'œil de Dieu, quelle est la direction qu'il doit prendre. Je lui donnerai un petit ministère, si cela lui convient, mais il est probable que Dieu lui réserve une autre vocation. »

Conformément aux prévisions de l'archevêque, M. Pitard entra peu après au noviciat des Jésuites, et, quelques années plus tard, il mourait au collège de Vaugirard, où il était professeur de rhétorique. Ce fut M. Ferrand qui le soigna dans sa dernière maladie :

« Vous rappelez-vous, lui dit le P. Pitard, vous rappelez-vous le soldat à qui son général dit : Tu vas aller là !

- Oui, mon général.

- On tirera sur toi.

- Oui, mon général.

- On te tuera.

- Oui, mon général.....

Eh bien ! ce soldat, c'est moi ! Dieu m'a voulu ici, j'y suis venu, j'y mourrai. »

Quant à M. Ferrand de Missol, il obtint à de célébrer le Saint Sacrifice, d'abord chez les Dames de la Retraite, rue du Regard, et, quelque temps après, à l'Abbaye-au-Bois, rue de Sèvres. On lui donna dans ces chapelles un confessionnal qui fut bientôt assiégé par de nombreux pénitents. Tous les jours il disait sa messe à 6 heures, puis il restait à confesser tant que l'on réclamait le secours de son ministère, et c'était bien souvent jusque vers 11 heures. Il continuait à recevoir chez lui, le lundi et le vendredi après son déjeuner, ouvrant son cabinet de prêtre à toutes les infirmités morales, comme il ouvrait autrefois son cabinet de médecin à toutes les infirmités physiques.

Il serait impossible de dire tout le bien qu'il a fait ainsi, sans éclat, sans bruit, avec le tact le plus fin, avec la plus exquise délicatesse. On venait en foule consulter sur toutes choses cet homme au jugement sûr, au cœur grand et bon, qui avait pour ainsi dire vécu plusieurs vies et joignait à une charité inépuisable une expérience peu commune.

Que de prêtres, de religieux et de religieuses ont cherché auprès de lui lumière, force, courage ou consolation ! C'est ainsi que Mgr de Ségur, les PP. Étienne et Boré, des Lazaristes ; Levasseur, de la Miséricorde ; Dom Guéranger, de Solesmes ; le R. P. Picard, qui venait d'hériter de la succession du T. R. P. d'Alzon, et beaucoup d'autres non moins illustres, s'honoraient de son amitié et aimaient à lui demander conseil dans leurs difficultés ou entreprises.

Et, dans les hautes sphères de la société, que d'hommes d'État, d'anciens généraux, de littérateurs, plus ou moins éloignés de Dieu par les préjugés de leur éducation,

l'agitation de leur vie, l'absence d'études religieuses, ont dû au zèle charitable de l'abbé Ferrand leur retour à Dieu et la consolation d'une mort chrétienne !

Son titre de docteur en médecine lui ouvrait les portes fermées à tout autre prêtre. Dès qu'il avait été une fois reçu, l'aménité incomparable de son caractère, la délicatesse de son esprit, son tact exquis d'homme du monde, le charme irrésistible de sa conversation lui ouvraient bientôt les cœurs les plus rebelles.

Il racontait lui-même qu'un jour, un médecin de ses amis, ne sachant comment faire pénétrer le prêtre chez un malade qui, sur le point de mourir, désirait se confesser, mais redoutait sa femme, le pria de l'accompagner. La femme du moribond ne fut pas peu surprise en voyant arriver le médecin accompagné d'un prêtre : « *Rassurez-vous, Madame, lui dit le docteur, c'est un autre docteur que j'amène en consultation.* » La dame esquissa une moue significative. « *Madame, reprit le médecin, j'ai l'honneur de vous présenter M. le Dr Ferrand de Missol, un des praticiens les plus connus de Paris quoique prêtre !* » La dame convaincue laissa passer.

Les deux médecins entrèrent suivis de près par la dame à peine rassurée. Ils examinèrent longuement le malade, employant à dessein les termes les plus scientifiques : « *Madame, dit soudain celui qui avait déjà parlé, permettez que mon savant confrère et moi nous causions quelque temps ensemble et que nous ayons une consultation complète au sujet de votre cher malade.* »

La dame sort et aussitôt M. Ferrand, changeant de rôle, entend la confession du moribond riant du stratagème et plus heureux encore de se réconcilier avec Dieu. Puis les deux docteurs rejoignent la dame anxieuse : « *Votre mari est sérieusement malade, lui dirent-ils, et cependant nous le laissons plus calme et plein d'espoir.* » Et c'est à cette sainte supercherie que cette âme dut sans doute son salut éternel.

On sait que c'est à lui que voulut s'adresser, pour se réconcilier avec Dieu, M. Henri Lasserre, le jour même où il reçut de la Très Sainte Vierge la grâce signalée qui nous a valu le beau livre de Notre-Dame de Lourdes ; et cet homme de cœur resta toujours depuis le fils spirituel et l'intime ami du pieux directeur.

Enfin les pauvres, les ouvriers, les domestiques, les humbles de toutes les classes, trouvaient aussi près de lui l'accueil le plus sympathique, et tous se félicitaient d'avoir recours à son ministère et à ses excellents conseils.

V. ŒUVRE DE L'« ASSISTANCE MATERNELLE »

Ce travail de la direction des âmes n'absorba pas uniquement le zèle de cet homme de Dieu; il trouva encore le moyen d'organiser en secret deux belles œuvres,

éminemment utiles, qui restent aujourd'hui comme les enfants de sa paternité spirituelle et qui continuent son apostolat.

La première est l'œuvre de l'Assistance maternelle, à laquelle il a pris une part si active qu'il peut à bon droit être regardé comme son second fondateur.

L'abbé Ferrand se disait parfois qu'il serait digne de la religion de placer auprès de la femme, dans les épreuves douloureuses de la maternité, un ange de charité qui, par son caractère religieux, lui rappelât l'austérité de ses devoirs, en même temps que, par son dévouement habile, elle lui en adoucirait les rigueurs ; et il songeait à établir quelque jour une communauté qui se proposât exclusivement ce but.

Mais, fidèle à sa maxime de ne jamais devancer l'heure de Dieu et de commencer les choses doucement, petitement, le digne abbé se contenta tout d'abord, avec le secours de l'excellente Mme Gargam, une vaillante chrétienne qui avait au cœur la passion du bien, d'envoyer quelques-unes de ses filles spirituelles visiter et veiller les femmes en couche de la classe pauvre, et travailler au bien de leurs âmes tout en leur apportant quelques secours matériels. Elles s'y prêtèrent avec le plus grand dévouement, et ce fut l'œuvre des veilleuses volontaires, qui, bientôt, grâce à un ensemble de circonstances, allait se transformer de la manière la plus heureuse.

L'institut rêvé par M. Ferrand de Missol existait déjà à Metz depuis un certain nombre d'années. A l'instigation de M. le Morlanne, directeur de la Maternité de cette ville, quelques pieuses personnes, entre lesquelles plusieurs sages-femmes, s'étaient réunies en communauté, sous le nom de Sœurs de la Charité maternelle, dans le but de donner des soins intelligents et dévoués aux femmes pauvres en couche. Toutes étaient soignées par les Sœurs, qui n'allaient garder les femmes riches que pour avoir la faculté de faire plus de bien aux indigentes.

M. l'abbé Ferrand de Missol aimait à raconter que ces religieuses avaient voulu le choisir pour supérieur, même avant qu'il fût dans les Ordres. « *Mais je ne suis pas prêtre, objectait-il, je ne puis être votre supérieur ! - Oh ! cela ne fait rien, répondaient ces saintes filles, nous avons tant de confiance en vous que nous vous obéirons, comme si vous étiez notre père et notre fondateur ; au reste, prêtre, ne le serez-vous pas bientôt ?* »

Cependant, quand, plus tard, il dut présenter à Rome les constitutions de ce nouvel institut, à première vue assez anormal pour des religieuses, on raconte que Pie IX, ne comprenant pas très bien le but de la fondation, se fit expliquer fort au long le dessein qui avait présidé à cette œuvre de la Charité maternelle. Alors on lui dit qu'il s'agissait d'une communauté nouvelle fondée dans le but d'empêcher les effroyables manœuvres de certaines sages-femmes soudoyées par la Franc-Maçonnerie :

« Oh ! oui, oui ! dit le saint vieillard, je comprends et je bénis cette œuvre; puis, se tournant vers un cardinal, il ajouta avec son fin sourire : *Tatto si vede in Francia !* qu'on peut traduire « *On voit de tout en France !* »

En 1855, les Sœurs de la Charité maternelle se mirent sous la direction des L RR. PP. Jésuites, qui les formèrent solidement à la vie religieuse, et, dès l'année suivante, amenèrent quelques-unes d'entre elles à Paris. Elles s'établirent dans le quartier de Lafayette, impasse de la Butte Chaumont (juillet 1856). Elles durent même modifier légèrement leur costume, afin qu'on ne pût les confondre avec leurs sœurs de Metz.

Quelque temps après, elles se fixèrent, sur la paroisse Saint-Jacques, rue du Val-de-Grâce, et Mgr Morlot pria l'abbé Ferrand de Missol de vouloir bien diriger cette communauté nouvelle et en prendre la responsabilité. Il pensait que l'excellent prêtre docteur, à raison de son passé, de son âge et de l'auréole de sainteté qui se formait déjà autour de sa personne, était plus à même que tout autre de travailler au développement de cette œuvre si délicate.

Leur nombre s'accroissant rapidement, l'abbé Ferrand se préoccupa de leur trouver une maison plus ample que celle de la rue du Val-de-Grâce, et, en 1858, il les installait dans la rue Cassini. C'est là que, pendant vingt-deux ans, il se dévoua à la prospérité de cet institut avec un zèle infatigable. Il commença par mettre les Dames veilleuses des pauvres sous la direction des Sœurs de l'Assistance maternelle, qui bientôt prirent complètement la succession de cette œuvre et la développèrent dans des proportions considérables. Que de milliers de pauvres mères de famille ont été secourues dans leurs besoins les plus urgents par ces anges consolateurs dont les attentions délicates et les paroles affectueuses ajoutent un nouveau prix à leurs libéralités ! Combien d'enfants leur ont dû la grâce du saint baptême, et que de mariages ont été régularisés par leurs soins !

VII. L'ŒUVRE DE « SAINT-RAPHAËL »

Au temps même où il organisait et développait l'Assistance maternelle, l'abbé Ferrand de Missol fondait et dirigeait une autre œuvre plus délicate encore, celle de Saint-Raphaël, dont le but est la réhabilitation de pauvres jeunes filles chrétiennes, plongées dans le désespoir par une première faute, et auxquelles elle offre une planche de salut en les sauvant du déshonneur.

L'abbé Ferrand ne recula pas devant sa tâche, et il y déploya jusqu'à son dernier soupir tout ce que Dieu lui avait donné de charité, de sagesse, de prudence et d'exquise bonté.

Pendant qu'il étudiait à Rome, il eut l'occasion d'y admirer l'œuvre de Saint-Roch, établie depuis des siècles par les Souverains Pontifes, en faveur de ces infortunées. « *Quel bienfait, se disait-il, si le bon Dieu permettait qu'une œuvre semblable se fondât à Paris ! que d'âmes on préserverait du crime et Fon ramènerait à la vertu! et que d'honnêtes familles dont on sauverait la réputation !* »

Dès son retour en France, la Providence voulut qu'on l'intéressât à de pauvres filles qui ne savaient où cacher la honte de leur faiblesse ou d'une malheureuse surprise. Il songea dès lors à organiser quelque chose d'analogue à l'asile Saint-Roch, et peu après il se mettait à l'œuvre.

Un jour, racontait-il, une brave domestique, retirée dans un petit logement, vint me trouver. Elle avait été bonne chez un de mes amis devenu Jésuite ; elle savait que je m'emploierais à lui rendre service. « Monsieur l'abbé, me dit-elle, si vous connaissiez quelque honnête fille sans place, je la prendrais avec moi, pour très peu de chose, 10 francs par mois. Cela m'aiderait et ce ne serait pas cher pour elle. » Cette proposition fut, pour moi, un trait de lumière :

« Ma fille, lui dis-je, voulez-vous faire une bonne œuvre ?

- Oui, Monsieur l'abbé.

- Eh bien ! renoncez à une honnête domestique, qui pourra loger partout sans danger, et assistez une pauvre enfant repoussée de tous. » Elle y consentit, et je plaçai chez elle une malheureuse créature obligée de se cacher.

Les débuts, on le voit, furent bien modestes. Avec la collaboration de Mme Gargam, sa grande zélatrice, il plaça d'abord quelques-unes de ces pauvres enfants chez des personnes sûres, où de bonnes dames allaient les visiter.

Dès l'année 1860, il loua pour elles quelques chambres dans les anciennes dépendances du Val-de-Grâce.

C'est dans cet humble appartement que se dévouèrent plusieurs pieuses dames : Mlle Lagrange, Mmes Gargam, Boutiron, Boignes, Chevrinai. L'une d'elles résidait ordinairement à la maison ; les autres y passaient à tour de rôle les heures libres de leur journée.

Bientôt, cette modeste maison devint trop étroite, et, au mois d'août 1863, la petite colonie se transporta au numéro 297 de la rue Saint-Jacques, qui, depuis cette époque, est restée le centre de l'œuvre.

Cette œuvre de haute miséricorde prospéra selon les désirs du pieux fondateur, sous l'habile direction de Mine Gille, aidée de Mines Meilhon, Jacques, Mène, etc., et avec

la précieuse coopération des Sœurs de l'Assistance maternelle. On comprendra que nous ne pouvons entrer ici en de plus amples détails sur cette œuvre de Saint-Raphaël, qui peut, à bon droit, s'appeler le chef-d'œuvre du saint prêtre dont nous venons de retracer la vie.

VII .LA MORT - LA SURVIVANCE

Au milieu de toutes ces œuvres, M. Ferrand de Missol éprouva une joie d'un autre genre. En 1864, il assistait au mariage de son fils. Nous disons il assistait, car, fidèle à ses habitudes d'effacement, il avait voulu n'être que spectateur d'une union qu'il aurait pu bénir et qui le rendait pourtant si heureux.

Puis, vinrent les cruelles épreuves de la guerre et de la Commune. Le 8 avril 1871, revêtu de ses habits de docteur, son diplôme en Poche, il put se réfugier à Pontoise, puis à Versailles, chez son fils, où il s'empressa de pourvoir à la sécurité de ses œuvres. Là encore, il trouva le moyen d'exercer son zèle et de faire beaucoup de bien autour de lui. Pour n'en citer qu'un trait, ayant appris qu'un jeune homme de son pays, très compromis dans les événements de la Commune, avait été pris et condamné à mort, il fit tous ses efforts pour sauver ce coupable. Mais voyant que tout espoir devenait inutile, il s'appliqua du moins et réussit à le préparer à une mort très chrétienne.

Cependant, la vieillesse était venue, et avec elle, son cortège accoutumé de misères et d'infirmités. Le 4 septembre 1882, une première atteinte de paralysie vint avertir ce bon serviteur que l'heure de la récompense approchait. Au mois de mai de l'année suivante, la faiblesse s'accrut. Le 6, il put à peine achever sa messe; mais le 9, à l'Abbaye-aux-Bois, il dut quitter les habits sacerdotaux qu'il venait de revêtir et il fallut le reporter chez lui. Cette fois, c'était bien la paralysie qui continuait son œuvre. Enfin, plein de jours et de mérites, il rendit sa belle âme à Dieu, le 2 octobre 1883, en la fête des Saints Anges gardiens. Le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, il avait reçu les derniers sacrements en pleine possession de lui-même et avec l'esprit de foi qui l'avait toujours animé. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans et n'avait cessé son ministère que depuis trois mois à peine.

Les funérailles eurent lieu le 4 octobre avec ce caractère de simplicité que le défunt avait toujours aimé en toutes choses. Son corps repose au cimetière Montparnasse. Il laissait, comme famille terrestre, son fils Amédée avec sa digne épouse, auxquels venait de naître une fille longtemps désirée, la jeune Marguerite-Marie, hélas ! aujourd'hui orpheline.

Quant à ses deux familles spirituelles, il les quitta en pleine prospérité, et elles sont aujourd'hui florissantes. La communauté de l'Assistance maternelle compte environ une centaine de Sœurs. Au mois de juillet 1896, elles ont quitté le local de la rue

Cassini ; devenu pour elles trop étroit, et elles se sont installées dans une vaste et belle maison, au numéro 350 de la rue de Vaugirard. Elles possèdent aussi à Clamart, rue de Chevreuse, une gracieuse campagne pour les Sœurs âgées ou fatiguées. Enfin, elles viennent de faire à Tours une première fondation de leur institut (*25 janvier 1897*).

L'institut de Saint-Raphaël eut à subir quelques épreuves après la mort de Mme Gille, qui suivit de près celle de l'abbé Ferrand. Mais il a triomphé de la tempête et il en est sorti plus grand et plus vigoureux. Le corps dirigeant, qui compte aujourd'hui 50 membres, s'est reconstitué sur des bases nouvelles et plus solides que par le passé ; mais il a tenu à garder scrupuleusement toutes les règles qu'il avait reçues du pieux fondateur.

Grâce à cette heureuse rénovation, l'asile de la rue Saint-Jacques a vu promptement se doubler le nombre de ses pensionnaires. La ville de Bordeaux a reçu, au mois de juillet 1897, une colonie du bienfaisant institut.

On le voit, M. l'abbé Ferrand de Missol vit toujours dans ses œuvres; il continue par elles à exercer son ardente charité pour les âmes, et sa mémoire y sera en perpétuelle bénédiction.

Paris. J. DAUPHIN, 1898.

(document numérisé en juillet 2013, collection Gérard Taillefer, Nîmes.)

-oOo-